

## Raconter la pauvreté

Elisabetta Sibilio, Università di Cassino e del Lazio Meridionale

---

Citation: Sibilio, E. (2019), "Raconter la pauvreté", *mediAzioni* 24, <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>, ISSN 1974-4382.

---

Blanche fille aux cheveux roux,  
Dont la robe par ses trous  
Laisse voir la pauvreté  
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,  
Ton jeune corps maladif,  
Plein de taches de rousseur,  
A sa douceur.

(Charles Baudelaire, *À une mendiante rousse*)

Le laboratoire de recherche « Études littéraires et *inter artes* » de l'Université de Cassino et du Lazio Meridionale a réfléchi, durant ces dernières années, au problème de la représentation de la pauvreté par les arts et notamment par la littérature. On avait relevé que le discours artistique à propos de la pauvreté, se basant sur une approche qualitative, en opposition à l'approche quantitative des organisations internationales, des économistes, du journalisme, de la politique etc., décrit le phénomène de façon plus « humaine » et est capable, par-là, de sensibiliser un vaste public. Notre réflexion est issue de la lecture d'un article récent, publié dans le *New Yorker*, *Le mot « P » : pourquoi les présidents ont cessé de parler de pauvreté*<sup>1</sup> (Shesol 2014). Jeff Shesol observe comment dans les discours à la nation des cinquante dernières années, le mot « pauvreté » a

---

<sup>1</sup> Sauf d'indication différente, c'est toujours moi qui traduis en français.

été de moins en moins prononcé jusqu'à disparaître. Mais la guerre contre la pauvreté, d'abord déclarée par Lyndon Johnson puis, à l'échelle mondiale, par l'ONU au début de ce millénaire, n'a jamais été gagnée et la pauvreté reste le mal endémique le plus grave de la planète. Pourquoi alors en parle-t-on, et pas seulement aux États Unis, de moins en moins ? Shesol note que, dans le même temps, à la progressive disparition du mot a correspondu une augmentation des dispositifs rhétoriques visant à définir le phénomène, pour la plupart classables dans la catégorie des euphémismes.

Cet article va essayer de répondre à une question qui, comme on le verra, se pose avec toujours plus d'insistance aux chercheurs qui, ces dernières années, ont travaillé, de points de vue même très éloignés, sur le problème de la pauvreté. Il s'agit avant tout d'identifier la meilleure approche pour le phénomène. Si l'on a souvent eu recours aux chiffres, il faut néanmoins dénoncer la faiblesse de la méthode quantitative pour faire face à cette situation qui a surtout des caractéristiques humaines, qui relèvent de ce que Vercors appelait « la qualité d'homme » (Vercors 1975 : 67-68). Pour comprendre le problème il faut avant tout pouvoir en parler, pouvoir insérer « le mot P » dans des contextes différents du contexte socio-économique dans lequel on le situe d'habitude. Les sciences dites justement 'humaines' et les arts et, entre ceux-ci, en particulier, la littérature, disposent de l'instrument langagier et d'une attitude que Baudelaire aurait défini « partielle », singularisant, capable de regarder au-delà de la prétendue impartialité des chiffres. Comme on va le voir, même dans les environnements sociologique et économique on a commencé à rechercher dans cette direction, c'est-à-dire qu'on essaie des approches de plus en plus qualitatives, qui s'appuient sur la connaissance du monde et de la réalité humaine à la lumière des pratiques en sciences humaines et dans le domaine des arts.

Avec la diffusion des Objectifs du Millénaire fixés par l'ONU en 2000, qui comprenait la réduction de 50% de l'extrême pauvreté à l'échelle mondiale avant 2015, l'attention des chercheurs de diverses disciplines s'est concentrée, à différents niveaux et à partir de différents points de vue, sur la définition du problème. Définition qui, s'efforçant d'être objective et universelle, finit par être de peu d'utilité pour décrire le phénomène comme l'observe, entre autres, Majid Rahnema :

C'est la première fois dans l'histoire qu'un nombre aussi impressionnant de personnes, appartenant à des cultures et à des environnements profondément différents, est arbitrairement qualifié de « pauvre » uniquement parce que son revenu quotidien ne dépasse pas un standard universel, exprimé dans la monnaie de la plus riche puissance économique du monde. Avec une telle définition, nous oublions totalement que l'écrasante majorité de la population mondiale est toujours confrontée (comme elle l'a toujours fait par le passé) à ses propres besoins vitaux sans recourir à l'argent. (Rahnema 2005 : 14)

Aussi Amartya Sen souligne-t-il, dans un article publié dans un beau volume collectif sur le sujet, que : « La mesure de l'inégalité et de la pauvreté doit être conforme aux préoccupations motivantes liées à l'équité et à la justice » (Sen 2006 : 33).

Il est clair que la question de la pauvreté ne peut pas être abordée qu'à un niveau quantitatif qui, malgré son objectivité supposée, est extrêmement partial et manipulable. Précisément parce que, comme le souligne Amartya Sen dans *Development as Freedom*, la pauvreté est un état beaucoup plus complexe que le simple manque d'argent.

Dans l'analyse de la justice sociale, il y a de fortes raisons de juger de l'avantage individuel en termes de capacité d'une personne, c'est-à-dire les libertés fondamentales dont elle jouit pour mener le genre de vie qu'a de la valeur à ses yeux. Dans cette perspective, la pauvreté doit être considérée comme la privation des capacités de base plutôt que comme une simple faiblesse des revenus, qui est le critère standard d'identification de la pauvreté. (Sen 2011 : 90)

Cette complexité ne peut être abordée que par des points de vue multiples, selon le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz, commentant le travail mentionné ci-dessous, édité par D.B. Grusky et S.M. Ravi Kanbur, *Poverty and Inequality*.

Cette impressionnante collection d'essais réunit des économistes, des sociologues et des philosophes de renom pour discuter des problèmes urgents de l'inégalité et de la pauvreté. Ravi Kanbur et Grusky reconnaissent que ces questions opportunes et difficiles ne peuvent être traitées qu'en mobilisant le pouvoir intellectuel de nos meilleurs esprits, en regardant la pauvreté à travers le prisme de plusieurs disciplines. (Stiglitz in Grusky et Ravi Kanbur 2006: quatrième de couverture)

On considère de plus en plus que pour comprendre la pauvreté on devrait

essayer de ne pas se fier seulement aux langages de la statistique, des mathématiques, de la sociologie, et commencer à utiliser des approches différentes qui relèvent plutôt des sciences humaines et des disciplines artistiques.

La mise en place de différentes disciplines pour l'étude de la pauvreté est caractéristique d'un essai de Fontaine, *L'économie morale. Pauvreté, crédit et confiance dans l'Europe préindustrielle* qui utilise, en plus de l'historiographie économique et sociale de la période considérée, la production artistique dans l'Europe préindustrielle (avec un intérêt particulier, par exemple, pour le développement de l'édition), et une méthodologie qui est redevable aux études philosophiques et littéraires.

Si l'un des textes de Jeffrey Sachs (2005), au centre du débat international, est entièrement basé sur une métaphore « clinique » et adopte le langage de la médecine, *The White Man's Burden* de William Easterly (2007) emprunte le titre d'un célèbre poème de Rudyard Kipling qui à la fin du XIXe siècle a célébré l'impérialisme américain aux Philippines. Ces deux ouvrages polarisent le débat mondial sur la question : Sachs voit la fin de la pauvreté se réaliser avec de gros investissements financiers des pays riches dans les pays pauvres alors que pour Easterly, il ne s'agit pas d'un engagement financier mais il faut une action politico-culturelle visant à répandre la liberté, la démocratie et l'éducation dans les pays qui, dans la seconde moitié du siècle dernier, ont été nommés « le tiers monde » et que la langue politiquement correcte moderne définit comme des « pays en voie de développement ».

Le travail d'Esther Duflo, chercheuse au MIT à Boston et première titulaire de la chaire *Savoirs contre la pauvreté* au Collège de France, a représenté, ces dernières années, une médiation entre ces deux positions. La solution indiquée par Duflo va dans le sens de la médiation par l'adoption de méthodes et de langages issus des sciences humaines. Son travail, entre autres, se concentre sur le problème de la représentation de la pauvreté liée à sa définition et sa signification dans différentes cultures. *Poor Economics: A Radical Rethinking of the Way to Fight Global Poverty*, un manifeste écrit en collaboration avec Abhijit Banerjee, base sa méthode sur la tentative de répondre à des questions telles

que :

Pourquoi un homme au Maroc qui n'a d'argent suffisant pour manger achète un téléviseur ? Pourquoi est-ce si difficile pour les enfants d'apprendre même quand ils fréquentent l'école ? Pourquoi les plus pauvres de l'État indien du Maharashtra consacrent-ils 7% de leur budget alimentaire au sucre ? Avoir beaucoup d'enfants rend nécessairement plus pauvre ? (Banerjee et Duflo 2012 : quatrième de couverture)

C'est que la pauvreté n'est pas qu'une condition. Il s'agit d'un rapport, d'une relation entre le sujet pauvre et le contexte social et culturel dans lequel il vit. Pour ma recherche j'ai essayé de comprendre si la représentation de la pauvreté dans les arts et en particulier dans la littérature peut offrir une aide à la définition et à la compréhension de l'indigence.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le thème de la pauvreté dans les arts et en littérature est dominé par un modèle évangélique. Par la suite, avec l'affirmation d'un art « réaliste », le regard des artistes abandonne progressivement la dimension allégorique (comme par exemple dans la scène du pauvre dans *Dom Juan* de Molière) pour dénoncer et s'opposer au progrès industriel et aux modèles de société et de ville associés. La pauvreté constitue un scandale de la raison, l'esclavage niant de fait l'idée même d'égalité. La pauvreté n'est plus prise en considération en soi, mais en opposition à la richesse, et représente la polarité positive des valeurs éthiques. Au XXe siècle, le conflit et la lutte des classes occupent la scène tandis que la pauvreté disparaît de la représentation artistique. Au début du XXIe siècle, toutefois, Franck Magloire, dans ses romans, et en particulier dans *Ouvrière* (2004), prend en compte la situation de la classe ouvrière qui a perdu son statut de sujet « collectif ».

Il y a toute une histoire des vaincus, des laissés-pour-compte à écrire. Toute une histoire de ce qu'on ne voit pas, même des gens qui vivent normalement, qui sont intégrés mais qui ont une certaine pauvreté et une certaine tristesse. (Roy 2004)

Les ouvriers, et en particulier les ouvrières, sont racontés dans ce roman comme des individus perdus, dissimulés dans l'usine où ils ont travaillé pendant des années en devenant finalement « pauvres et tristes ». Comme le dit Anne Roy, « Franck Magloire a voulu faire entrer l'histoire des Moulinex dans la littérature,

la vraie, trouver un vrai style pour dire ces gens et cette époque » (Roy 2004). C'est toujours en 2004 que Magloire collabore avec une historienne et deux sociologues à la publication d'un livre qui pose avant tout le problème de la représentation du pauvre, *Sans visage. L'impossible regard sur les pauvres* (Farge, Magloire, Laé, Cingolani 2004). Leur travail se base sur la constatation que la pauvreté n'est plus perçue par le reste du corps social.

Quatre auteurs, une historienne, deux sociologues et un écrivain explorent la façon dont le pauvre, celui qui est démuné de ressources économiques, morales ou mentales, vit dans la non-représentation sociale, et habite un espace absent, hors de toute figuration collective. Même ce qui relève du savoir sur le pauvre, en chaque discipline, comporte et redouble cette démarcation qui rejette hors de la marche sociale celui qui est sans argent, sans abri ou lui-même dégradé. (Bourdin 2018)

Il n'y a que la littérature pour donner visibilité à ces gens que l'approche socio-politique n'arrive pas à représenter. Ces dernières décennies, d'autres genres de malaise social (chômage, migrations massives, guerres...) ont attiré l'intérêt des artistes et le mot « pauvreté » est souvent associé à celui de « spectre » : le danger d'un désastre éthique et économique toujours à l'affût. Dans la presse, par exemple, on lit des titres comme *Le spectre de la pauvreté effraie une majorité de Français* (*L'Obs*, 11 septembre 2014) ou *Le spectre de la pauvreté revient en Europe* (*atlantico.fr*, 04 septembre 2012) ou encore *Le sud de la Serbie hanté par le spectre de la pauvreté* (*Belgrade Insight*, 5 mai 2009).

De nombreuses études sociologiques ont adopté un point de vue et un langage littéraires, basés par exemple sur le conte autobiographique, pour définir la relation entre l'individu pauvre et la société. Un exemple significatif, de ce point de vue, est *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou*, un livre de Serge Paugam et Camila Giorgetti qui raconte l'enquête commandée en 2013 par la Bibliothèque publique d'information au sociologue S. Paugam et à son équipe.

Nous nous sommes demandé, compte tenu de tout cela, quel rôle pouvaient avoir dans ce contexte les disciplines artistiques (par souci de brièveté, nous considérons tous ces modes d'expression qui utilisent une langue en quelque sorte figurative) et le discours politique et éducatif. (Paugam et Giorgetti 2013 :15)

Je veux souligner l'idée exprimée ci-dessus d'une langue « en quelque sorte figurative ». Les disciplines artistiques, par rapport aux disciplines « documentaires », jouissent d'une grande liberté. L'artiste peut choisir une modalité de représentation qui ne prenne pas en compte la réalité « telle qu'elle est » dans son évidence mais qui, justement, lui ajoute, par la figuralité, une interprétation. Les arts, en effet, n'ont pas de valeur documentaire : leur focalisation propose toujours un point de vue non objectif, mais critique.

La pauvreté n'est pas seulement un phénomène social et collectif. Surtout dans les sociétés occidentales, le pauvre est un individu qui vit à la marge, notamment dans les grandes villes. La figure du pauvre est porteuse d'une tradition artistique, philosophique et politico-culturelle millénaire, mais tout récemment, la littérature a donné vie à de nouveaux personnages de pauvres extrêmement significatifs.

La protagoniste de *Désert*, du prix Nobel Jean-Marie Le Clézio (1980), a fui la pauvreté et s'est installée à Marseille. Là, elle se rend parfois à la gare pour respirer l'air de son désert, en regardant la foule de migrants qui passent par cette ville, carrefour des flux de la migration des pays méditerranéens vers le Nord de l'Europe.

Il y a tous ceux que la pauvreté a conduits ici, les Noirs débarqués des bateaux, en route vers les pays froids, vêtus de chemisettes bariolées, avec pour tout bagage un sac de plage ; les Nord-Africains, sombres, couverts de vieilles vestes, coiffés de bonnets de montagne ou de casquettes à oreillettes ; des Turcs, des Espagnols, des Grecs, tous l'air inquiet et fatigué, errant sur les quais dans le vent, se cognant les uns aux autres au milieu de la foule des voyageurs indifférents et des militaires goguenards. (Le Clézio 1980 : 275-6)

On n'était qu'en 1980 mais, encore aujourd'hui, ce passage émouvant pourrait décrire les milliers de migrants qui, fuyant la pauvreté, essayent d'atteindre une nouvelle vie.

Ils vont vers les villes noires, vers les ciels bas, vers les fumées, vers le froid, la maladie qui déchire la poitrine. Ils vont vers leurs cités dans les terrains de boue, en contrebas des autoroutes, vers les chambres creusées dans la terre, pareilles à des tombeaux, entourées de hauts murs et de grillages. Peut-être qu'ils ne reviendront pas, ces hommes, ces femmes, qui passent comme des fantômes, en traînant leurs bagages et leurs enfants trop lourds,

peut-être qu'ils vont mourir dans ces pays qu'ils ne connaissent pas, loin de leurs villages, loin de leurs familles ? Ils vont dans ces pays étrangers qui vont prendre leur vie, qui vont les broyer et les dévorer. (Le Clézio 1980 : 278)

Mais Lalla, qui a déjà fait ce voyage, sait que la pauvreté ne va pas les abandonner, que leur lutte ne se termine pas là. Au-delà des chiffres qui devraient décrire les flux de migrants, leur provenance, leurs destinations, la littérature peut nous raconter le désespoir qui pousse des gens à laisser leur pays et à voyager vers l'inconnu.

Comme Lalla, Milena, personnage de *Chambre noire*, roman d'Anne-Marie Garat de 1990, a voyagé enfant en Europe, avec ses parents, qui ont essayé de reléguer dans le passé le souvenir d'une pauvreté cruelle.

Milena porte la pauvreté en elle comme une laideur d'enfance, une haine inguérissable. La pauvreté est la forme qu'a prise pour elle la souffrance inconnue d'avant ses souvenirs, celle qui poussa son père et sa mère à travers l'Europe dans une nuit, un paysage de neige qu'aucune image ne restitue, qu'aucune langue ne rapporte. La pauvreté dure en elle comme le brouillard de cette région inconnue du monde d'où elle vient avec eux. (Garat 1990 : 185)

Dans son roman de 1992, *Aden*, Anne-Marie Garat décrit un personnage qui, fuyant la pauvreté, trouve refuge dans le monde de l'informatique. Mais là, il lui est impossible d'exprimer ses sentiments. Pour les retrouver, il entreprend un voyage à rebours, vers le véritable lui-même, vers son enfance.

Trop petit, ou trop large tu raccourcis, tu rallonges et tu rapièces, tu fais durer trop longtemps, du marron et du gris. J'en suis encore habillé sous ma peau. Le luxe de l'écossais, tu le réserves au sac. Nourri de nourriture jamais bonne ni en quantité ni en saveur. Cela m'a fait horreur et honte. Mais souvent j'en ai tiré orgueil contre le reste du monde. De la valeur de pauvreté, je me suis armé pour me donner orgueil, force et rage en secret, dans le serment de n'être plus jamais pauvre. (Garat 1992 : 99-100)

Et s'il y a, dans les romans de Garat, beaucoup de personnages pauvres qui, comme Aden Seliani, vivent individuellement leur pauvreté, elle nous rappelle aussi la solidarité dont sont capables les pauvres. Dans *Pense à demain*, troisième volet de sa trilogie sur l'histoire européenne du vingtième siècle, elle nous montre cette force, cette forme de résistance, qui lie les gens pauvres



comme pour leur faire tolérer la misère.

Ces gens sont liés plus solide que béton. Sous prétexte de relogement, ils les dispersent dans les cités de transit, ils les envoient le plus loin possible, jusqu'à Melun... Mais on ne divise pas ce qui s'est noué dans la détresse, la débrouille et la pauvreté. De ce côté-là, quand elle fait bien les choses, la misère a du bon. Elle fabrique des solidarités qu'on n'imagine pas, et même des bonheurs... (Garat 2010 : 100)

Voilà encore quelque chose que les représentations quantitatives ne peuvent pas faire : montrer les émotions, les sentiments de la pauvreté. Dans de nombreux ouvrages Didier Daeninckx a représenté des personnages marginaux mais je veux ici signaler deux brèves nouvelles. Dans *Baraques du Globe*, l'auteur décrit la banlieue parisienne qui à partir de la fin des années 1920 se couvre de baraques, de logements de fortune.

On acceptait les constructions en bois dès lors qu'elles étaient « recouvertes de peinture ». Presque tout ce qui s'élevait se pressait vers le trottoir en terre que la moindre pluie transformait en un cloaque qui se mêlait à celui, plus tourmenté encore, de la chaussée. (Daeninckx 2008 : 17-8)

Une galerie de personnages émerge de la mémoire enfantine de l'auteur dans ce récit (auto)biographique. Parmi eux, le grand-père de Daeninckx qui acheta un terrain dans la zone du Globe du père du poète Paul Éluard qui à son tour proposa, semble-t-il, les toponymes du nouveau quartier.

Dans *Retour à Béziers* (Daeninckx 2014) c'est Houria, la protagoniste, qui décide de revenir à Béziers, la ville de son enfance, pour mieux profiter de sa faible retraite. Mais elle trouve une ville rongée par la misère, victime de l'incurie et de la difficile intégration de la population immigrée, où plus d'un tiers des habitants vivent sous le seuil de pauvreté, où la situation des retraités est particulièrement pénible.

Dès qu'on s'approche, c'est le désastre... Je m'occupe d'anciens qui vivent dans des taudis, des endroits indécents avec les murs recouverts de peinture au plomb... Ils ont fermé des rues parce que ça s'écroulait. On dirait que rien n'a été fait depuis des siècles ! Les retraités, je leur apporte leurs plateaux-repas. Ils m'appellent leur « rayon de soleil ». Mon métier, c'est de mettre des paillettes de bonheur dans leur vie. (Daeninckx 2014 : 21-2)

Ces deux récits s'insèrent naturellement dans le développement d'une œuvre

« axé[e] sur les situations ou les événements inacceptables qu'il lui [Daeninckx] tient plus à cœur de faire connaître » (Rubino 2009 : 27). L'œuvre entière de Daeninckx propose un genre d'engagement nouveau par rapport à celui qu'on connaissait chez les intellectuels du vingtième siècle. Il y a dans son œuvre une forte tension éthique de dénonciation des problèmes de la société actuelle. Mais cette tension éthique, cette volonté de faire voir « s'étend aux événements du passé » (Rubino 2009 : 26) et, souvent, à l'élucidation d'énigmes historiques peu connues ou, plus ou moins volontairement, refoulées.

Au Royaume-Uni, Alan Bennett raconte l'histoire de *La dame à la camionnette* (1999). Miss S. vit dans une vieille camionnette qui désormais ne marche plus. Un jour elle décide de la garer dans le jardin de Bennett, le seul dans le quartier à entretenir un rapport avec elle, à lui parler et à l'aider avec discrétion. Ce rapport, très intense, va se poursuivre tout au long d'une vingtaine d'années. Il la protège face aux habitants bourgeois du quartier et elle lui offre en échange ses perles de sagesse. À l'extrême pauvreté de miss S. correspondent sa grande humanité et sa vaste culture.

Miss S. n'a jamais considéré qu'elle se trouvait sur l'échelon le plus bas de la pyramide sociale. Cette place est occupée à ses yeux par « les pauvres les plus désespérés » – c'est-à-dire ceux qui n'ont même pas de toit pour s'abriter. Elle s'estime pour sa part « légèrement au-dessus des plus nécessiteux » et l'une des responsabilités dont elle se sent investie par rapport à la société consiste justement à intercéder en leur faveur, ainsi que pour tous ceux dont Mrs Thatcher n'a pas perçu la situation critique. Si la chose était portée à sa connaissance (et elle a écrit plusieurs lettres dans ce sens à Mrs T.), nul doute qu'un remède y serait bientôt apporté. (Bennett 2014 : 50-51)

Sa mort laisse un grand vide dans la vie de l'auteur qui décide de lui dédier ce récit, sensible et émouvant. En 2015, l'histoire de la dame à la camionnette est portée au grand écran avec Maggie Smith en Miss S.

Mais, en parlant de la représentation de la pauvreté au cinéma, la référence obligée est le film *Les glaneurs et la glaneuse* d'Agnès Varda, sorti en 1999. Il s'agit d'un documentaire aux tons poétiques, focalisé sur les pauvres gens qui vivent des déchets de la société bourgeoise de France. Le regard sensible de Varda met l'accent de façon critique sur le fonctionnement des sociétés

modernes occidentales basées sur les marchés financiers et sur l'exploitation des ressources. Le cinéma, évidemment, n'a jamais négligé ce thème. Par son pouvoir de « faire voir », cet art a montré ce que les civilisations modernes ont caché. C'est ce que nous explique Andrea Grunert dans son introduction à un numéro de *CinémAction* consacré à la pauvreté :

La pauvreté trouve ses expressions narratives et esthétiques à l'écran, rendant visible ce que les sociétés les plus variées et notamment les plus « avancées », les sociétés capitalistes préfèrent rendre invisible. Car, selon les mécanismes d'inclusion/exclusion qui régissent les structures sociales des sociétés postcoloniales et postindustrielles, les pauvres sont relégués dans la marge : dans la pratique sociale de tous les jours aussi bien qu'à l'écran. (Grunert 2013 : 14)

On revient à la question des approches quantitatives et à la littérature, notamment au roman, avec *L'invention de la pauvreté* de Tancrède Voituriez paru en 2013. Le livre contient une dénonciation impitoyable des grands projets abstraits de lutte contre la pauvreté, développés par les organisations supranationales. Tous ces projets, présentés de temps en temps comme la seule solution efficace et définitive, ne reposent que sur des définitions quantitatives et, à ce titre, sont totalement incapables de représenter la réalité. Sur cette base, nous observons dans le roman l'effritement et la corruption des personnalités impliquées au plus haut niveau, mais à un niveau exclusivement théorique, dans la lutte contre la pauvreté. Au lieu d'adapter leurs méthodes à leurs objectifs, ces personnages inventent, comme l'indique le titre, une notion de pauvreté variable selon leurs propres fins :

- Il faut trouver quelque chose. Une issue convenable, poursuit Dong Lee. Rendre les pauvres profitables.
- Gagner de l'argent grâce aux pauvres.
- C'est ça, dit Dong Lee.
- C'est un peu mon métier, reprend Rodney pincé.
- Il faudrait créer des pauvres, en faire apparaître, pour nous excuser de ne pas avoir réussi à les éliminer. (Voituriez 2013 : 310)

Voituriez, économiste qui se consacre parfois à la littérature, conduit ici à ses

conséquences extrêmes une attitude largement répandue dans les grandes organisations supranationales et offre une satire piquante de la manière statistique et quantitative de traiter la question. Les vrais pauvres n'apparaissent jamais dans les pages du roman, les personnages ne les rencontrent jamais réellement sinon sous la forme de chiffres statistiques. La pauvreté n'est qu'un « problème », politique et économique, des gens riches.

Non loin de cette approche se situe un ouvrage de Jean-Michel Bruyère, artiste multidisciplinaire (il est écrivain, metteur en scène, scénographe) et animateur d'un collectif d'intellectuels fondé dans les années 1980, *LFK-LaFabriks*. Bruyère a publié en 2002 un ouvrage intitulé *La guerre aux pauvres* dans lequel il dénonçait la transformation de l'objectif du millénaire de la « lutte contre la pauvreté » en une « guerre contre les pauvres » menée par des organisations humanitaires à différents niveaux, en commençant par la politique culturelle.

En conclusion, la littérature choisit la pauvreté comme sujet pour mettre en valeur l'humanité des individus pauvres et l'opposer au cynisme de la politique et des organisations internationales. La littérature s'intéresse aux pauvres soit par l'autobiographie, c'est-à-dire par la mémoire qui travaille le passé, soit en créant des personnages de fiction qui vivent aux marges de la société. L'épaisseur morale de ces personnages les situe au-dessus d'une société qui essaie de les « guérir » de leur pauvreté avec l'argent. Je crois que l'approche de la pauvreté, sa définition et ses possibles solutions ne devrait désormais négliger les arts, et en particulier la littérature, qui sont des instruments formidables pour la connaissance du monde. Les arts, comme on l'a vu, et en particulier la littérature, assument la charge de faire voir, de montrer et d'expliquer au public ce qu'est la pauvreté. Si les chiffres des statistiques sont contournables, rassurants, le regard des arts est provocateur, inquiétant et appelle à l'engagement moral et humanitaire.

## **Bibliographie**

Bennett, A. (1999) *The Lady in the Van*, London: Profile Books, trad. fr. Bennett, A. (2014) *La dame à la camionnette*, Paris : Buchet/Chastel.

Bourdin, D. (2018) *Compte rendu* sur le site de la Société Psychanalytique de

Paris. En ligne : [https://www.spp.asso.fr/publication\\_cdl/sans-visages-limpossible-regard-sur-le-pauvre/](https://www.spp.asso.fr/publication_cdl/sans-visages-limpossible-regard-sur-le-pauvre/) (consulté le 2 octobre 2018)

Bruyère, J.-M., I. Samb, O. Rebufa (2002), *La guerre aux pauvres. La pauvreté de la richesse*, Sens & Tonka.

Daeninckx, D. (2008) *Les baraques du Globe*, Paris : Terre de Brume.

Daeninckx, D. (2014), *Retour à Béziers*, Paris : Verdier.

Banerjee, A., E. Duflo (2012) *Poor Economics: A Radical Rethinking of the Way to Fight Global Poverty*, New York : Public Affairs.

Easterly, W. (2007) *The White Man's Burden: Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done So Much Ill and So Little Good*, London-New York : Penguin.

Farge, A., F. Magloire, J.-F. Laé, P. Cingolani (2004) *Sans visage. L'impossible regard sur les pauvres*, Paris : Bayard.

Fontaine, L. (2008) *L'économie morale. Pauvreté, crédit et confiance dans l'Europe préindustrielle*, Nrf Essais, Paris : Gallimard.

Garat, A.-M. (1990) *Chambre noire*, Arles : Actes Sud.

Garat, A.-M. (1992) *Aden*, Paris : Seuil.

Garat, A.-M. (2010), *Pense à demain*, Arles : Actes Sud.

Grunert, A (2013) « Introduction : De la construction de la pauvreté au cinéma » *Cinémaction*, n°149, *De la pauvreté*.

Iorio, G., (2001) *La povertà: analisi storico-sociologica dei processi di deprivazione*, Roma : Armando Editore.

Le Clézio, J.-M. (1980) *Désert*, Paris : Gallimard.

Magloire, F. (2004) *Ouvrière*, Paris : Aube.

Paugam, S., C. Giorgetti, (2013) *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au*

Centre Pompidou, Paris : Puf.

Rahnema, M. (2005) « Breve discorso sulla povertà », *Lo straniero*, 65, novembre 2005.

Roy, A. (2004) « Écrire les laissés-pour-compte », *L'Humanité*, samedi 28 février 2004.

Rubino, G. (2009) *Lire Didier Daeninckx*, Paris : Armand Colin.

Sachs, J. (2005) *The End of Poverty: Economic Possibilities for Our Time*, London: Penguin Press.

Sen, A. (2011), *Development as Freedom*, Knof : Doubleday Publishing Group.

Sen, A. (2006) «Conceptualizing and Measuring Poverty», A. Sen *et al.* (2014) *Poverty and Inequality*, D.B. Grusky, S. M. Ravi Kanbur (sous la dir.), Stanford: Stanford University Press.

Shesol, J. (2014) «The “P” Word: Why Presidents Stopped Talking About Poverty», *The New Yorker*, January 9.

Vercors (1975) *Ce que je crois*, Paris : Grasset.

Voituriez, T. (2013) *L'invention de la pauvreté*, Paris : Grasset.